

# CHAPITRE 1

## ENTRE JÖL ET WARTAGRËL, NIDAVELLIR.

La dure vérité les avait frappés de plein fouet : non, ce ne serait pas facile. Non, la gloire ne s'acquerrait pas avec un tour de bateau ; non, les beaux discours ne suffisaient pas aux découvertes ; non, la cohabitation entre deux espèces ne pouvait se faire sans heurts.

Torrien était amer : que l'avait-il pris ? Une idée folle, lancée par hasard, qui avait germé dans son esprit, et qu'il avait proposée, désinvolte. Une innocente question, une simple interrogation, mais une idée pas si bête ; et les voilà partis, des mois et des mois, loin de leur famille, de leurs amis, de leurs habitudes ; des mois, coupés du monde, sans rien savoir de ce qui se passait, ailleurs en Auritanie.

Au départ, l'initiative paraissait pour le moins digne d'intérêt : partir sur le Nidavellir, tenter de renouer avec une ancienne et puissante civilisation, pour mettre des rancœurs millénaires de côté, et œuvrer pour l'espèce, à rebours des ambitions territoriales de certains voisins remuants... Cela ne manquait pas d'audace, mais il fallait admirer la pertinence de l'idée ! Et y associer le prince héritier... N'aurait-on jamais pu imaginer meilleur moment pour faire ses preuves ?

Sauf que rien ne s'était passé comme prévu : le trajet interminable, les tempêtes, le ravitaillement en Réthordie, l'attaque des pirates, la perte d'un navire et de nombreux elfes, l'alliance avec des Réthordiens dont la capitaine

était une félonne, l'arrivée sur le Nidavellir, les villages en ruines, les villes désertes...

Mais à cette couronne de mésaventure manquaient les pierreries de la haine, l'or de la misère, les diamants du malheur. Ce qui arrivait à présent. Les groupes s'étaient à maintes reprises déchirés, les officiers n'étaient jamais d'accord, les deux espèces s'évitaient consciencieusement. Le froid brûlant avait, après peu de répit, laissé place à un froid plus ardent encore, au blizzard, à la neige, alors que l'expédition arrivait sur les hauteurs des montagnes. Les chemins étaient étroits, les pentes abruptes, le sol glissant. Tous étaient descendus des chevaux, et peinaient, un pas après l'autre, à avancer, avancer toujours, dans une interminable colonne hétéroclite, sans but apparent. La fatigue se combinait au froid, aux blessures, à la faim ; et ce qui devait arriver était arrivé.

La première mort était intervenue moins d'une semaine plus tôt : un accident, paraissait-il ; un humain était tombé dans un ravin. Un simple examen de la profondeur suffisait à se convaincre de son trépas. Alors, la première fois, ç'avait été l'émotion : on avait fait halte pour la journée, les humains avaient prié, les elfes avaient compati, mais il fallait bien repartir.

Rapidement, cependant, l'exception était devenue presque la norme – c'était l'hécatombe. Sans pouvoir distinguer les suicides des chutes accidentelles, une dizaine d'humains, surtout, et quelques elfes, avaient péri dans les jours qui avaient suivi. Rien que la veille, trois hommes et un elfe étaient morts, trois d'une chute, un autre, écroulé de fatigue, avait été piétiné par un cheval. A présent, c'était à peine si l'on s'interrompait quelques dizaines de minutes pour creuser une tombe ; de toute façon, le sol était gelé ; et l'on avançait si lentement...

Et tout cela pour quoi, au juste ? Le fol espoir de trouver des elfes à Wartagrël, décrite comme étant une légendaire cité elfe des montagnes, un chef d'œuvre d'architecture. Une ville méritait-elle le sacrifice de tant de vies ?

Maintes fois, nombreux avaient été ceux qui avaient souhaité rebrousser chemin, retourner à Dheerürej, là où étaient les navires, et repartir, sains et saufs pour ceux qui étaient encore vivants – il ne fallait pas exagérer, ils étaient tout de même une majorité. Au départ, Torrien était partagé : il aurait été idiot de rebrousser chemin si près du but, s'il s'avérait que la « cité des montagnes » était bel et bien habitée. Mais plus tard, il s'était rallié à leur cause : il leur fallait faire demi-tour, avant d'essuyer d'autres pertes, qui auraient été plus que dommageables : les humains, déjà réchappés d'une véritable purge du temps de la capitaine déchue Lyza, semblaient incapables de supporter davantage

d'horreurs. Déjà, ils accusaient les elfes d'être coupables de la mort de leurs frères et sœurs d'armes – en Réthordie, l'armée était en effet ouverte aux femmes, singularité en Auritanie, à la seule fin d'avoir des troupes assez nombreuses face au rival de toujours, l'Empire de Crésus.

A la vérité, ce sentiment n'était pas forcément infondé : c'était bien l'amiral Olric qui refusait de faire demi-tour. Ses arguments avaient été convaincants, et, s'il eût préféré rebrousser chemin, Torrien avait continué, bon gré mal gré, son légendaire optimisme vacillant quelque peu. Depuis quelques jours, il faisait si froid que son écharpe dissimulait désormais ses traits, et son sempiternel chaleureux sourire. Il portait en permanence, de jour comme de nuit, des bottes hautes, deux hauts-de-chausses l'un par-dessus l'autre, en plus de braies, une tunique, une veste d'uniforme, et un lourd manteau de laine ; ses gants étaient presque aussi gelés que les doigts qu'ils protégeaient, mais tout son attirail le préservait plutôt bien du froid enviroinant. Du moins, il le croyait.

Car l'instant d'après, une rafale glaciale le déséquilibra, au point qu'il lâcha les rênes de son cheval. Il les rattrapa bien vite, non sans provoquer le courroux des elfes derrières lui, et notamment d'Hirva, qui, de plus en plus renfermée sur elle-même, fuyant sa compagnie autant que toutes les autres, avait depuis bien longtemps prôné le retour. Déjà bien introvertie d'ordinaire, elle n'adressait depuis quelques temps plus la parole à quiconque ; pas le moindre « Bonjour », aucun « merci », ni discussion anodine. La jeune elfe passait simplement son temps à vous foudroyer du regard.

*Triste vie que la sienne !* se dit Torrien, alors qu'une bourrasque encore plus forte faillait le plaquer contre la paroi rocheuse à côté de lui. *Au moins, le vent ne nous pousse pas dans le vide ! Pourvu que ça dure...*

Il se résolut à marcher courbé, espérant moins prendre le vent ; mais il se redressa bien vite quand son cheval faillit ruer, mécontent de se voir tirer la gueule vers le sol. *Nous aurions dû les laisser dans la vallée,* se lamenta-t-il. *Ç'aurait été un poids en moins, une quantité moindre de vivres à apporter, aussi. Et à marcher les uns derrière les autres, en file, nous serions allés bien plus vite sans ces destriers !*

Parfois, il prêtait attention au paysage, au cadre idyllique qui entourait l'expédition. Des massifs à perte de vue, la neige éternelle... Il aurait trouvé tout cela magnifique s'il y avait réellement prêté attention.

Soudain, un lièvre, minuscule, de couleur neige, surgit devant lui – non sans effrayer sa monture – puis vint se placer à l'intérieur d'un renfoncement dans la paroi de la montagne. Il garda sa tête sortie, les longues oreilles remuant, et

observa la file de ses semblables à oreilles pointues qui avançait péniblement dans la neige. Ce simple spectacle parvint à redonner sa bonne humeur à Torrien, qui releva la tête et s'émerveilla, d'un seul coup, comme par magie, du paysage environnant.

Les elfes et leurs compagnons réthordiens marchaient en file, les uns derrière les autres, en équilibre sur un étroit chemin, le long d'une paroi de pierre brune. De tous côtés, se hérissaient de hautes montagnes, au sommet enneigé. Plus haut, des rapaces et des corbeaux volaient en cercle, planaient, puis fondaient en piqué vers le sol, là où étaient les cadavres des hommes et des chevaux morts. Mais plus bas, le spectacle était bien plus faramineux : le soleil, haut dans le ciel, ne projetait aucune ombre, mais se reflétait dans la neige encore bien présente. Les montagnes aux formes étranges – ici telles les phalanges de chacun des doigts d'une main, là semblables à des nervures se dressant dans les vallées – se répartissaient à perte de vue. Certains pics, si hauts qu'ils arrêtaient les nuages, réservaient pluie, neige et rafales à qui se situerait en-dessous ; au contraire, dans les plateaux, le soleil tapait si fort que certains manquaient de s'évanouir, alors même que tous étaient vêtus chaudement et que le froid envahissait chacun de son épaisse et traître enveloppe. Tout semblait être comme si l'on voulait les empêcher d'atteindre leur but ; tous ces morts, ce climat extrême, le risque de chaque instant : tous ces malheurs s'étaient levés à l'instant où ils avaient entrepris de gravir la première montagne.

*Etrange...*

La veille, ils avaient traversé une vaste étendue désertique ; la chaleur les avait envahis d'un seul coup, alors qu'ils déambulaient entre saillis, arrêtes si pointues qu'elles en étaient coupantes, et bas sommets de pierre nue. Mais le matin même, la neige et le blizzard les avaient assaillis sournoisement, après leur traversée prudente d'une sorte de tunnel à l'intérieur même des entrailles de la montagne. C'était alors que leur peine avait été la plus grande, que tout semblait impossible : lorsqu'en avançant d'un pas, le vent en faisait reculer de deux ; lorsque les paquetages de nourriture semblaient peser des tonnes ; lorsque les chevaux refusaient d'avancer, quitte à ruer, si ce n'était à se jeter dans le vide, par trop grande peur.

Heureusement, ces moments-là prenaient fin au bout de quelques temps : des minutes, des heures, des jours. Il suffisait d'un rien, et Torrien retrouvait son optimisme, sa jovialité, il se rendait compte de ce qu'il faisait, de l'importance de son expédition, quelles qu'en fussent les difficultés rencontrées sur le chemin ; l'essentiel, c'était d'y parvenir, au bout de leur chemin. Il n'était

pas question d'abandonner, pas question de rebrousser chemin – quoi qu'il eût pu en penser quelques minutes auparavant.

Il fallait aller de l'avant, retrouver espoir – car jamais le désespoir n'avait donné la vie, et jamais il ne le ferait. Seul l'espoir, seules l'ambition, la volonté, la rage, pouvaient prétendre aider à avancer.

Torrien reprit courage, se gonfla d'orgueil à l'idée qu'il participait à une expédition historique, et repartit de plus belle, admirant chaque petit détail du paysage qui mériterait l'attention, et qui ferait de ce périple un voyage extraordinaire et tout du moins digne d'intérêt. Au loin, quelques lamas, blancs comme la neige, décampèrent en les voyant, laissant de légères empreintes dans le sol enneigé. En contrebas, de légers blocs de glace sur un lac bleu azur à moitié gelé semblaient si frêles qu'on aurait juré y voir de délicats nénuphars, sur un étang, qui l'espace d'un instant, serait paralysé, décoloré, juste le temps d'un regard, avant que poissons, insectes et oiseaux n'y reprennent leurs droits.

Trouvait-il l'endroit inhospitalier ? En voilà une question ! Comment aurait-il pu croire cela, ne serait-ce l'espace d'un instant ?

Bientôt, ils arriveraient dans la ville. Bientôt, ils verraient tous leurs efforts récompensés. Bientôt, ils pourraient se reposer, dans une maison, à côté d'une cheminée, au coin d'un feu, un feu si chaud... Bientôt...

Torrien ferma les yeux, puis les ouvrit. Il ne rêvait pas ? Il s'agissait bien de la cité des montagnes, la légendaire Wartagrël, qui s'érigait, au loin, sur les sommets ? La cité des hauteurs, la cité aérienne, là, tout là-haut, si proche, si accessible ? Non, il ne rêvait pas... Non, il ne rêvait pas...

Tout devint noir. Tout *était* noir.

Et tout s'illumina.

Quand il se réveilla, Torrien était allongé, par terre, dans une tente sommairement montée. Autour de lui, il n'y avait personne. Il se redressa tant bien que mal, et sentit aussitôt qu'il avait froid. Pas soif, pas faim, pas mal. Mais froid. Très froid.

Il s'effondra à nouveau.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, il était toujours dans la même tente, et Torrien avait l'impression que peu de temps s'était écoulé. Mais juste à côté de lui, se tenait un elfe qu'il ne connaissait pas. Il portait la barbe, ce qui était très rare pour cette espèce ; il avait aussi une tunique immaculée.

— Ah, tu es réveillé ! s'exclama l'elfe. Ça va, tu peux parler ?

Torrien ne comprenait en rien ce qui se passait. *Excellente question : puis-je parler ?*

— Oui, articula-t-il. Où suis-je ?

— Ah, c'est une longue histoire, répondit le médecin. Toujours les mêmes questions : qui suis-je, où suis-je, où vais-je. C'est le propre de tout être intelligent que de se poser de telles questions.

Il s'interrompit quelques secondes.

— Quelle était ta question ? s'interrogea-t-il. Ah, oui, où pouvons-nous être, à ton avis ? Bon, je vais te le dire, reprit-il. Tu as simplement eu un bon coup de froid, et tu es tombé dans les vapes. On m'a appelé, et, vu que ce n'était pas si grave, et j'ai fait en sorte que plusieurs porteurs te portent – logique. Mais nous n'avancions déjà pas très vite, donc... Nous n'avons pas parcouru une très longue distance ; mais nous nous rapprochons de Wartagrël, nous n'en sommes plus si loin.

Torrien avait toujours du mal à réfléchir.

— Un coup de froid ? répéta-t-il un peu bêtement.

— Oh, oui, un coup de froid, rétorqua distraitement le médecin, en s'asseyant à côté du jeune elfe. Ce n'est pas qu'il fasse particulièrement froid ; mais cela s'ajoutait au vent glacial, et fort, et surtout les changements réguliers de température depuis plusieurs jours, et la fatigue, aussi : tout cela a aggravé énormément la situation, et tu n'es pas le seul à être tombé. Mais j'imagine qu'il s'agit bien d'un coup de froid : je pense que tu avais très froid, puis que d'un coup ça allait mieux, tu ressentais un peu comme une ivresse, une euphorie, soudainement, sans que cela s'explique. Et puis tout a dû s'arrêter.

Torrien le regarda quelques instants.

— Euh... oui, c'est cela, confirma-il en fermant les yeux.

Il les rouvrit.

— Vous parliez de Wartagrël ? s'enquit-il, se souvenant soudain de ce dont le médecin venait de parler.

— En effet, Wartagrël. C'est une ville, dans les montagnes, dont on aurait apparemment entendu parler il y a peu, dans l'autre ville, là, avec le port...

— Mais, je veux dire... commença Torrien en se redressant. Je veux dire que... Wartagrël est là ? On la voit ? Je n'ai pas rêvé ?

— Rêvé, si, évidemment, répliqua l'elfe inconnu. Mais la ville de Wartagrël n'est pas si loin, en vérité. Si tu sortais, tu la verrais.

Torrien fit mine de se lever.

— Non ! hurla le médecin.

— Qu'il y a-t-il ? demanda Torrien, qui ne comprenait toujours pas.

— Ne te lève pas ! s'exclama-t-il. Si tu te lèves, tu auras froid.

— Oui, et... ? s'impatienta le jeune elfe.

— Et si tu te réchauffes, tu risques de le faire trop brusquement, et te brûler !

Torrien ne comprenait absolument pas la logique du médecin, qui, de son côté, soupira.

— Fais ce que je te dis, ordonna-t-il, et tout ira bien. Donc tu restes dans cette tente, au chaud, mais pas trop, et tu repartiras demain. Nous nous sommes arrêtés pour la nuit, alors nous allons en profiter.

— Comme vous voulez, soupira Torrien, en s'effondrant à nouveau dans son lit de camp.

À cet instant, Evzen entra en trombe dans la tente.

— Bonjour ! s'exclama-t-il gaiement. Alors, que t'est-il arrivé ?

— Un coup de froid, répondit le médecin avant qu'il ne puisse ouvrir la bouche.

Le prince sourit.

— Son état est-il grave ? interrogea-t-il d'un air malicieux.

— Non, commença le médecin, il...

— Parfait, coupa Evzen. Alors, s'il vous plaît, sortez, que nous puissions parler en privé.

— Comme vous le voudrez, s'inclina-t-il en s'éloignant.

Alors que le médecin sortait de la tente, le prince se rapprocha de son ami.

— Il est quand même fichrement temps qu'on arrive, non ? lança-t-il.

— Tu l'as dit ! s'exclama Torrien. Mais j'ai l'impression d'être reposé, presque en pleine forme...

— C'est parce que les elfes sont moins sensibles à la température que d'autres espèces, répondit Evzen d'un ton pédant. Tant qu'elles ne sont pas extrêmes... Or, c'était le cas dans la journée, mais nous avons changé d'endroit, le vent s'est calmé, donc tu as l'impression qu'il fait bon, et que tu vas bien ; mais assurément, ce n'est pas le cas.

— Comment tu sais cela ? s'estomaqua Torrien. Non, ne réponds pas, je connais la réponse, se reprit-il l'instant d'après.

— En effet, rétorqua le prince. Parlons plutôt d'autre chose... Savoir à quoi t'attendre, pour Wartagrël, cela t'intéresserait ?

— Et gâcher la surprise ? Jamais ! ironisa son jeune ami.

— J' imagine que tu t'es aperçu de mon absence aujourd'hui...

— Et comment ! s'exclama Torrien en levant les yeux au ciel. J'ai des visions, figure-toi ! Alors même sans connaissance, je sais où tu es...

— C'était donc parce que j'étais avec les éclaireurs, continua Evzen comme s'il n'avait pas été interrompu. Et j'ai vu la ville de plus près. Mais je n'y suis pas vraiment allé : il faut encore grimper à nouveau des montagnes et traverser une large vallée, mais ensuite nous y serons ; au rythme où l'on avance, c'est une affaire de jours, tout au plus. Bref. Ce que j'ai vu risque fort de t'intéresser...



# CHAPITRE 2

## VICOMTÉ DE FALSTAROS, TERRES TOLBIAS, COALITION IMPÉRIALE.

Ayahald chevauchait en tête d'une colossale armée ; plus de treize mille soldats, dont trois quarts d'aqualishs. Ils comptaient une cinquantaine de cavaliers, et traînaient quelques engins de sièges ; trois trébuchets, un bélier et une vingtaine de canons, issus des navires aqualishs.

Cela faisait de longues heures que l'armée avançait, à marche forcée. Ils avaient débarqué à Occan la veille au milieu de la journée ; ils avaient fait tomber la petite ville portuaire en quelques heures à peine, grâce notamment à des négociations opérées par Ayahald. Puis, laissant quelques centaines de soldats sur place ainsi que quelques navires, ils étaient partis vers Falstaros. Ils avaient marché jusqu'au milieu de la nuit, avant de dresser le camp durant quelques heures ; pendant tout ce temps, ils étaient restés éloignés des grandes routes et des villages ; ils n'avaient pas été repérés, car ils avaient envoyé des éclaireurs dans toutes les directions s'assurer qu'aucun témoin ne pourrait survivre à leur vue. L'effet de surprise était essentiel, du moins jusqu'au matin.

Deux heures avant l'aube, Ayahald avait fait lever le camp, et l'armée était partie, en se séparant ; un groupe de deux mille cavaliers, constitués pour moitié de Travalesiens et pour moitié d'aqualishs, avec à leur tête un général travalesien nommé Körtolt, était parti au triple galop en contournant largement la ville, chevauchant à l'écart des routes et villages ; ils devaient, et sauraient, selon la confiance qu'Ayahald accordait à Körtolt, rester invisibles aux yeux des habitants de Falstaros. Le gros des troupes, majoritairement à pied, était mené

par le vice-amiral des Îles Voëxann, et se dirigeaient désormais droit vers la ville, en empruntant la route. C'était le milieu de l'après-midi, et ils étaient certainement à mi-chemin entre leur point de départ, avant l'aube, et leur point d'arrivée : Falstaros.

Ayahald s'attendait à tout ; deux solutions étaient possibles. Ils étaient forcément repérés, désormais, et ils ne faisaient rien pour l'empêcher. Ainsi, les habitants de Falstaros, et plus particulièrement leurs chefs, étaient très probablement au courant de leur venue, désormais. Mais certains des cavaliers menés par Kørtolt avaient pour mission de dresser un barrage – caché de la vue de tous – sur la route d'Aurus, au Sud de la ville, de manière à intercepter d'éventuels messages de renforts adressés à d'autres villes de la Coalition impériale. Les deux solutions possibles étaient donc opposées ; la garnison de la ville pourrait y rester et se préparer à un siège, auquel cas les engins de siège transportés auraient très probablement raison des défenses de la ville, dont la plupart des défenseurs étaient partis, selon toutes probabilités, au Wohlstand ; ou bien une sortie serait décidée, pour éviter le siège.

Ayahald n'avait aucune idée de ce qui allait être choisi par le vicomte de Falstaros ; cela dépendrait probablement de son humeur, mais aussi des capacités de la ville à résister à un siège ; la quantité de vivres amassés, les armes conservées, la garnison restée, le nombre d'habitants dans la ville.

Mais pour l'heure, la première option était la plus probable ; ils se trouvaient à deux ou trois heures de marche de la ville, mais rien ne se faisait entendre, aucun martèlement de sabots, aucun bruit de marche. C'était le calme plat.

Ils se trouvaient sur une route traversant une épaisse et dense forêt principalement de chênes. La route était pavée, et très ombragée en cette saison ; les feuilles avaient déjà commencé à pousser, pas suffisamment pour qu'il fasse sombre, mais assez pour cacher le soleil. Quelques plaques de neige à moitié fondues, sur les côtés de la route, rappelaient que la forêt se trouvait dans une latitude assez septentrionale. Il faisait assez froid, sans pour autant égaler les températures glaciales du Nord comme à Marrien, à Travales ou encore à Valary ou Norden ; un fort vent du Nord, sec et glaçant, expliquait cette température en cette saison printanière ; mais Ayahald n'allait pas s'en plaindre. En effet, les troupes de l'Accord avaient débarqué en bateau à Occan la veille ; ils avaient bénéficié de ce fort vent, leur évitant d'utiliser les rames et permettant ainsi de garder les soldats en pleine forme.

À cette idée, Ayahald ne put s'empêcher de se remémorer tout le trajet qu'il avait réalisé au cours des dernières semaines. Après la prise de Valary et

l'intégration de Marrien à l'Accord, il avait été mis à la tête d'une immense flotte ; quatre vingtaines de navires, principalement en provenance des Îles Voëxann et des duchés de la Digue. À bord de ces navires, plusieurs dizaines de milliers de soldats avaient été placés, ceux qui étaient les plus disciplinés ; des Travalesiens et des aqualishs, donc. Ils étaient partis de la côte du Nord, avaient mis le cap vers Qyrium, où ils avaient fait le plein de matériel et d'armes, et où Ayahald avait rencontré à nouveau le Roi, qui lui avait personnellement souhaité bonne chance pour le voyage. Il l'avait également informé du passage de l'amiral quelques jours plus tôt.

Ensuite, les navires étaient partis vers Marrien, où ils avaient fait escale quelques jours afin de se ravitailler en nourriture pour la traversée ; Silonaréo, le Prince de Marrien qui était également du voyage, en avait profité pour s'assurer qu'il ne s'était rien passé d'important en son absence. Ayahald avait à nouveau eu une entrevue avec les Princes, qui lui avaient apporté un soutien financier important, et qui lui avaient conseillé de contourner largement les côtes des Terres de Mirène, car il était capital qu'ils ne soient pas vus en chemin par de quelconques pêcheurs.

Le vice-amiral était donc reparti, accompagné du Prince de Marrien, qui avait ajouté quelques-uns de ses bâtiments à la traversée ; c'était donc une armada de quatre-vingt-cinq navires qui était repartie de Marrien, et qui avait largement contourné les côtes, pour se rendre à Ultimos – en prenant également garde à être hors de vue depuis Brain. Pour cela, ils avaient contourné les Îles Tricéphales par le Nord. Ils avaient été certainement aperçus par des membres de l'Ordre ; mais ils avaient compté sur la neutralité légendaire de l'Ordre pour ne pas informer les autres nations ; apparemment et heureusement, ç'avait été le cas.

À Ultimos, ils avaient placé la flotte, et les troupes avaient pu se reposer en attente de l'attaque. Pendant ce temps, Silonaréo et quelques officiers étaient partis à Tirson, pour rencontrer le patriarche et lancer la construction d'engins de siège. Au même moment, les cinq navires de Silonaréo étaient partis vers Brain pour commercer, comme à leur habitude ; mais cette fois, certains des marchands avaient dû se renseigner sur les défenses de la ville et ses points faibles. Parmi ces points faibles, l'un était déjà connu de Silonaréo ; la ville était dépendante de ses ponts. C'était un avantage lors des sièges, car cela signifiait que la présence de douves empêchait les engins de siège de s'approcher et les troupes d'escalader les murs ; mais d'un autre côté, une fois les ponts brisés, il devenait difficile de recevoir des renforts ou même de les réclamer.

Ayahald était donc parti, en sipferchën, vers Lann. Là, il avait très longuement traité avec le nouveau patriarche, Dutermine, de manière à récupérer l'un de ses deux précieux submersibles, fournis par les Îles Voëxann. Après d'âpres négociations, il avait pu emprunter le submersible ; plus tard, il avait été placé dans la coque d'un vaisseau de ligne, prévu à cet effet. Le lendemain, les navires commerciaux de Silonaréo étaient rentrés, avec moult renseignements. Ayahald, le Prince et le vice-amiral du Duché Tirson avaient pris quelques jours pour les prendre en compte et élaborer une stratégie viable.

Et puis, ils étaient partis, se séparant en trois groupes. En premier était parti le vice-amiral du Duché Tirson à la tête d'un petit groupe de navires, en direction d'Essen. Si tout s'était passé pour le mieux, ils auraient dû arriver la veille au soir, et attaquer la ville de nuit ; cela, Ayahald ne le saurait que dans quelques jours. Ensuite, Ayahald était parti avec de nombreux navires vers l'anse de l'Éran, où se trouvait Occan, où il était arrivé la veille au soir. Et plus tard, la veille dans la journée si tout s'était bien passé, était partie une immense armada vers Brain, sous les ordres de Silonaréo, comptant parmi ses rangs le vaisseau de ligne avec le submersible.

Ayahald, s'ennuyant quelque peu à force de chevaucher depuis des heures, tâcha de se remémorer le plan de l'attaque de Brain. D'abord, les navires avaient dû s'approcher de la ville, avant de lâcher le sous-marin ; celui-ci avait dû emprunter les douves et détruire un à un les trois ponts extérieurs de la ville. La suite relevait de l'hypothétique ; dans le meilleur des cas, la flotte avait pu pénétrer dans le port de commerce et y débarquer des troupes ; dans le pire, la chaîne avait été fermée avant leur arrivée et les navires protégeant la ville étaient sortis, et une bataille navale avait eu lieu. Cela également, Ayahald ne le saurait que plus tard.

Pour l'heure, Falstaros se rapprochait, et toujours aucun signe d'armée adverse n'apparaissait ; ils avaient donc décidé de se terrer dans leur ville.

*Tant mieux, pensa le vice-amiral. Il y aura moins de pertes.*

À mesure qu'il avançait, Ayahald devenait de plus en plus inquiet quant à son avenir. En tant qu'aqualish de l'infanterie, le choisir avait paru évident pour la prise de Falstaros et d'Océan, qui mêlait la marine et l'infanterie ; mais c'était la première fois qu'il menait une armée. C'était l'occasion de faire ses preuves sur le terrain ; il avait déjà eu l'occasion de montrer ses talents de stratège, en participant à l'alliance avec Travales et avec Marrien, et en élaborant la stratégie de la prise de Valary, trois entreprises couronnées de succès.

Cependant, être un bon stratège n'était pas suffisant pour être vice-amiral et pour mériter une place de choix dans la hiérarchie. Il fallait également être un bon meneur. En cela, Ayahald pensait réussir, car il semblait être apprécié par ses subordonnés, étant comme un symbole de la possibilité de gagner en hiérarchie par le mérite ; mais c'était ce qu'il voyait. Peut-être lui cachait-on des choses... Peut-être était-il peu apprécié, peut-être une révolte se préparait-elle ; il n'en savait rien.

Ayahald se tourna vers Giørgy, son fidèle compagnon et ami qu'il n'avait plus quitté depuis son arrivée à Høbürn.

— Pensez-vous que nous allons réussir ? demanda-t-il avec inquiétude.

Pour toute réponse, le Travalesien, chevauchant à ses côtés un splendide cheval des neiges, lâcha un grognement.

— Qu'y a-t-il ? s'enquit Ayahald, désolé de voir son ami ainsi.

— Tu sais où nous sommes ? interrogea de façon rhétorique le Nordien. Dans les Terres Tolbias. Et à quoi tout cela sert-il, dis-moi ? Sinon qu'à perdre des troupes inutilement ?

Ayahald soupira et se retint de lever les yeux au ciel.

— Pour nous ! Nous allons réunir le territoire de l'Empire de Risawëll pour lui retrouver sa puissance d'antan, ou du moins pour tenter de le faire, grâce à la prise de toutes les villes des Terres de Mirène ; et normalement par la prise d'Estrelän, qui devrait être entre nos mains à l'heure qu'il est. Donc nous avons rempli notre part du marché vis-à-vis du Royaume Travales et du Royaume de Casdan. Désormais, il faut que nous pensions aux autres membres de l'Accord, qui y sont d'ailleurs majoritaires ; les nations aqualishs.

Giørgy ne parut pas convaincu.

— Mais pourquoi n'êtes-vous pas allé directement au Wohlstand au lieu de prendre Brain et Falstaros ?

— Parce que nous ne savons rien de ce qui s'y passe ! s'emporta Ayahald. Nous n'avons que peu de nouvelles, et nous ne savons pas où en sont les troupes de la Coalition, et donc comment mesurer l'attaque. Pour préparer une attaque, il faudrait aller dans les Îles Voexann, puis ensuite remonter au Wohlstand ; le temps de le faire, le Wohlstand pourrait tomber, et nous l'aurions fait pour rien ! Et en plus, si nous partions au Wohlstand, nous aurions besoin de toute notre flotte, et donc de toutes nos troupes – et désolé de vous l'annoncer, mais je ne suis pas certain que l'armée travalesienne suffise pour faire appliquer votre pouvoir sur un territoire si vaste, entouré d'ennemis.

Giørgy se renfroгна, semblant vexé.

— Je ne vois pas le rapport avec Brain, lâcha-t-il avec mauvaise foi.

— En attaquant Brain, qui est un symbole, nous frappons la Coalition impériale en son cœur économique, expliqua patiemment Ayahald. Nous obligeons ainsi Meneris à réagir ; et pour envoyer des troupes reprendre la ville, il devra en enlever du Wohlstand, et cela leur donnerait une chance de résister.

— Et Falstaros ? s'enquit le Travalesien, l'air toujours froissé.

— Falstaros sera notre avant-poste. Au vu de la position de Brain, nous pourrions nous retrouver piégés ; avec Falstaros entre nos mains, nous pouvons nous retirer ou bien vers le Nord ou bien vers Brain et la Digue avant que les troupes coalisées n'arrivent.

Le Travalesien n'eut pas le temps de répliquer, car un cavalier apparaissait au loin, en face d'eux. Quand il sembla apercevoir les troupes, il fit demi-tour.

— Rattrapez-le ! lança Ayahald à un Travalesien, derrière lui.

Celui-ci s'élança. Le mystérieux cavalier n'avait aucune chance ; en quelques centaines de mètres, il fut rattrapé par le Travalesien.

Il fut donc escorté jusqu'à Ayahald sous bonne garde. À l'arrivée du cavalier, le vice-amiral manqua de s'étrangler ; l'humain portait une tunique de l'Ordre.

— Qui êtes-vous ? interrogea Ayahald d'une voix mal assurée, sachant qu'il pourrait lui coûter cher de maltraiter un weizor. Relâchez-le, ajouta-t-il à l'intention du Travalesien. Il ne va pas s'enfuir, n'est-ce pas ?

Le weizor fit « non » de la tête ; il semblait très intimidé. Ayahald eut un tic agacé, attendant la réponse à sa question.

— Je suis Hector Oltiaris, un Protecteur de l'Ordre, se présenta-t-il d'une voix tremblante. Je me dirigeais vers la Commanderie régionale d'Occan.

— L'Ordre est-il neutre ? s'enquit Ayahald d'un ton sévère.

En disant ces mots, un souvenir lui revint.

La veille, en quittant Occan - où la Route d'Aurus rejoignait la Route du Nord-Est - ils avaient aperçu une grande forteresse, dont l'architecture était reconnaissable parmi mille : une Commanderie régionale, celle d'Occan.

Mais l'Ordre était neutre. Ainsi, les occupants du fort étaient tous sortis à leur passage, sans réagir ; ils s'étaient mis debout, les bras croisés, parfois une main sur le pommeau de l'épée, mais aucun n'avait pipé mot, aucun n'avait esquissé le moindre mouvement. La neutralité leur avait imposé de les suivre seulement du regard, sans s'interposer ni même les questionner sur leur destination. Cela s'était fait sans aucun mouvement violent ; certes avec une animosité à peine cachée pour certains des humains du fort, mais ils n'avaient rien pu faire de plus que leur lancer un regard noir et garder une main à l'épée.

Certains, au vu de leur expression et de leurs rictus, n'avaient probablement attendu qu'une chose : qu'un soldat maltraite un voyageur, pour qu'ils puissent le défendre et ainsi s'opposer à l'armée. Mais rien de tout cela ne s'était passé ; et les weizors, ainsi que les Détenteurs, les affiliés et les employés, n'avaient pu que regarder le déploiement de troupes ; ainsi que le voulait la neutralité.

Constatant que le chevalier de l'Ordre se trouvant devant lui ne répondait pas, Ayahald réitéra sa question.

— L'Ordre est-il neutre ? répéta-t-il d'un ton plus agressif.

— Oui... lâcha le weizor.

— Pourquoi faisiez-vous demi-tour ? Un membre de l'Ordre n'a rien à craindre d'une armée.

— En effet, acquiesça-t-il, tremblant de peur.

— Pourquoi avez-vous peur ? Pourquoi faire demi-tour ?

L'homme, comprenant qu'Ayahald ne lui voulait pas de mal, se mura dans le silence. Ayahald fit s'arrêter les troupes, ayant quelques soupçons ; il invita l'homme à démonter, avant de faire de même.

— Votre comportement est bien étrange, sire, dit-il. Un vrai weizor aurait continué droit au but, car il n'aurait rien à craindre d'une armée. Puis-je voir votre tatouage ?

Tous les membres de l'Ordre possédaient un tatouage au niveau de l'épaule ou du bras, indiquant qu'ils étaient effectivement affiliés à l'organisation. Et cela, dans le but d'empêcher toute usurpation.

L'homme refusa d'obtempérer. Sentant le coup fourré, Ayahald eut l'impression que son cœur allait exposer tant son rythme cardiaque avait accéléré ; ses mains se firent moites, et il regarda nerveusement autour de lui. Brusquement, d'un signe, l'aqualish ordonna au Travalesien ayant capturé l'homme de lui remonter de force les manches de l'humain.

Il n'avait aucune marque, aucun tatouage. Ayahald jura en aqualish.

— Aux armes ! hurla-t-il avant de se ruer sur son cheval et d'ordonner de tuer le faux weizor. C'est un piège ! cria-t-il pour lui-même.

À peine était-il remonté sur son cheval qu'une flèche atterrit à quelques mètres de lui. Il se tourna dans la direction d'où venait la flèche, et vit des hommes avancer lentement, dans la forêt, à droite de la route ; il se tourna à gauche. Des hommes avançaient également, épées en main. Enfin, un nuage de poussière annonçait l'arrivée de cavalier par la route, au loin, devant.

— À l'attaque ! hurla-t-il, brandissant une épée.

# CHAPITRE 3

## MÉSAS, TERRES TOLBIAS, COALITION IMPÉRIALE.

Le voyage du retour avait été d'un ennui mortel pour le troisième garde ; Sa Majesté avait multiplié les arrêts dans les villes et villages de Skipion – sous les conseils insistants de l'Archiduc Ilgur Crésus – pour montrer à tous les elfes que désormais, leur seigneur-suzerain n'était plus le majestueux Iliran Ier du nom, mais bien le grand Meneris Ier de la dynastie des Tolbias.

Le voyage de retour n'avait donc été qu'une suite de discussions avec les gouverneurs durant lesquelles Meneris avait rongé son frein, attendant avec impatience de pouvoir déchaîner sa nouvelle force de frappe sur le Wohlstand.

Ilgur Crésus avait une très grande influence sur le jeune homme ; l'Archiduc avait parfaitement cerné les défauts de l'Empereur pour le caresser dans le sens du poil. Il avait en outre obtenu une parfaite situation grâce aux négociations dont il était le principal investigateur ; obtenant la part Nord-Est de l'ancienne seigneurie déchue de Cædus, rendant ainsi sa famille d'autant plus présente dans le commerce terrestre de la partie Est du continent. En étendant ainsi sa présence le long de la route de Floryses, Ilgur avait réussi à faire de son territoire un colosse économique en ne récupérant qu'une centaine de kilomètres de terres. L'Archiduc était un homme particulièrement malin...

*Et c'est cela qui le rend particulièrement dangereux*, songea le prétorien.

La famille Crésus se positionnait en tant que l'une des plus riches familles du continent ; disputant sans cesse le titre tant convoité avec les Skipion, les Voëxann, et les du Doubre dont la fortune ne cessait de grandir depuis la réouverture de Fort-Titane.



L'équilibre des puissances à la Cour se faisait d'autant plus bancal entre le camp de Meneris et celui d'Otto. On ignorait encore où se rangeait officiellement l'Archiduc Ilgur, même si le troisième garde se doutait particulièrement que lors du contrat de mariage, Otto Tolbias n'avait pas fait que négocier dans l'intérêt de son neveu...

Ils avaient passé Fort-Titane après sept jours de voyage, traversé la ville de Dubria, de Kazan puis celle de Volturya. L'Empereur avait été particulièrement déçu par l'absence de l'Archiduc Odrys Volturyen, officiellement en déplacement aux Halles pour raison inconnue. Il avait également appris que le frère de l'ancien Roi ne faisait pas l'unanimité chez les seigneurs nains qui avaient réuni leur conseil pour juger si oui ou non il était digne de les gouverner.

Meneris se moquait particulièrement des changements dynastiques qui s'opéraient au sein de la société naine ; tout ce qu'il voulait, c'était que leur représentant soit garant de la paix de l'Empereur et paye les taxes à la Coalition...

Le cortège impérial était ensuite parti pour de bon vers Mésas. Meneris s'apprêtait à rejoindre Séavens pour y récupérer la dixième légion ducale afin d'épauler le siège de Réthel qui tenait tête aux forces du compte de Tolgaria depuis maintenant un mois.

En l'attente du prochain départ de Sa Majesté Impériale, le troisième garde avait été affecté à la surveillance des agissements d'Ivanov Volturyen, ancien Roi des nains et représentant de l'Archiduché de Volturya à la Cour.

Le vieux nain marchait tranquillement dans les coursives du palais impérial, observant d'un regard neutre les portraits des anciens Empereurs. Sa barbe blanche était parfaitement tressée tandis que ses cheveux, de la même couleur, étaient retenus par un diadème de fer. Il portait une tunique en laine blanche brodée d'or qui formait un double cerf, le symbole de sa dynastie. Ses yeux gris passaient d'un portrait à l'autre sans rien en dire à chaque fois.

Le nain avait reçu la visite du nouveau protecteur de la capitale archiducal naine, Jorg Teresy. Leur entrevue – surveillée bien sûr – faisait état de la situation de son frère. Aux dernières nouvelles, le propre fils d'Ivanov aurait refusé de ployer devant son oncle, déstabilisant particulièrement la légitimité de l'Archiduc en place.

Ivanov avait paru être assez troublé par ces révélations ; il avait rédigé certaines directives qu'il avait confiées à ce Teresy avant de le laisser repartir. Le vieux nain savait parfaitement qu'il était constamment épié ; il ne se serait jamais risqué à donner des ordres oraux devant le troisième garde qui avait

néanmoins lu la lettre après rédaction ; cette dernière ne faisait état que d'ordres banals et de conseils sans valeur ; rien qui ne puisse compromettre le règne de Sa Majesté impériale.

Outre cette visite, Ivanov Volturyen ne recevait quasiment personne ; l'Empereur ne se souciait guère de son avis lors des conseils, préférant congédier le nain après qu'il eut ouvert la bouche. Pourtant, le Roi déchu ne semblait pas du tout préoccupé par la situation ; il s'en allait quand on le lui demandait, donnait son avis quand il le fallait, et surtout, écoutait tout ce qui pouvait être écouté. Le troisième garde soupçonnait le nain de jouer un rôle d'informateur auprès de son frère. Depuis son arrivée ici, il n'avait raté aucun conseil et avait même fait de son mieux pour avoir au moins un entretien avec chacun des membres du conseil. Or, depuis trois jours, un nouvel émissaire était arrivé à la cour ; ou plutôt, une émissaire.

En effet, pour pouvoir représenter le nouveau Grand-Duché de Skipion, le Grand-Duc avait envoyé sa mère pour servir de représentante auprès du conseil impérial en l'attente du retour de son propre fils. L'ancienne Reine Darthien Skipion avait donc reçu son siège depuis hier ; elle s'était révélée comme étant une personne discrète, écoutant avant de parler, analysant chacun des membres du conseil avant de répondre ; elle était très effacée dans la conversation, mais parvenait à rappeler l'importance de sa présence en un seul regard.

Le troisième garde avait perçu, durant cette réunion, l'intérêt qu'avait eu l'ancien Roi des nains pour l'ancienne Reine des elfes...

Le troisième garde savait que l'elfe avait piqué la curiosité du nain durant cette réunion. Mais le Roi déchu ne laissait presque rien paraître ; il continuait de marcher sans pression dans le couloir parqueté de bois rare du palais impérial, observant encore et toujours les portraits impériaux. Ils continuèrent de marcher, l'un observant calmement les tableaux, l'autre observant l'observateur. Le vieux nain avait bien tenté de converser avec le troisième garde... sans grand succès, il restait fidèle à son vœu de silence.

Cela n'avait pas empêché le Roi déchu de lui parler pendant les trois premiers jours suivants son arrivée à la capitale ; il s'en était lassé à force, abandonnant son garde pour se concentrer sur la lecture de textes anciens rédigés en nain et les réunions du conseil impérial.

Ivanov Volturyen arriva devant le grand escalier qui donnait sur la salle du trône ; il se plaça derrière la balustrade pour observer ceux qui y étaient. La grande salle du trône était occupée par trois gardes prétoriens ainsi que par l'Empereur qui conversait avec Darthien de Skipion. L'ancienne Reine de

Skipion l'écoutait avec une très grande attention. Meneris semblait troublé, la discussion devait être important...

L'ancienne Reine écoutait et répondait aux questions de son Empereur d'une voix claire et calme. On pouvait entendre quelques bribes de leur échange :

— Entendu, semblait répondre l'ancienne souveraine en joignant ses mains.

La Dame de Skipion portait une tunique de soie bleue – étonnant pour une femme – ainsi qu'un manteau de laine blanc, rappelant les couleurs de sa maison. Elle portait en outre un diadème d'argent serti de perles nacrées. C'était une elfe de grande taille avec de magnifiques yeux bleus, le teint pâle et le visage ovale souligné par ses pommettes saillantes, des lèvres minces, des dents blanches parfaitement alignées et un nez concave qui allait parfaitement avec la forme de son visage.

L'Empereur portait quant à lui une tunique rouge et noire, et ceignait sa couronne d'or ouvragé, incrustée de rubis et des cinq autres pierres précieuses représentant ses conquêtes et ses alliés. Il portait, dans un fourreau accroché à la gauche de sa ceinture, son épée, l'épée familiale des Tolbias : « Majestueuse ». Il avait le teint plus pâle que la normale, à ce que pouvait deviner le troisième garde.

— Je... vous remercie, répondit Meneris en inclinant la nuque de manière tendue.

*Il déteste montrer sa soumission*, pensa le troisième garde qui observait son Empereur relever la tête immédiatement après.

L'Empereur laissa la représentante au milieu de la salle du trône et s'en alla par la porte Nord, accompagné de deux gardes prétoriens tandis que l'un restait à proximité de la Dame de Skipion.

Elle était sur le point de s'en aller quand son regard rencontra le nain qui l'observait depuis la haute coursive ; elle parut surprise pendant une fraction de seconde avant de reprendre son air parfaitement neutre. Elle fixa le vieux souverain d'un regard impassible, à la limite de la froideur, avant de partir vers le balcon d'apparition pour observer la ville.

Le souverain déchu parut un instant surpris, mais après avoir regardé le troisième garde, reprit son masque neutre. Il faisait taper ses doigts sur la rambarde de granit, réfléchissant apparemment. Il s'éloigna alors de la balustrade pour s'engager dans l'immense escalier ; suivi du troisième garde, il arriva devant la porte Nord qu'il passa d'un pas décidé. Il traversa la salle du

trône pour s'engager sur le balcon d'apparition, s'arrêta sur le seuil et observa l'elfe qui lui tournait le dos.

— Vous pouvez approcher si bon vous semble, dit-elle d'un ton toujours aussi flegmatique.

— Alors il me semble que oui, répondit le nain d'un ton presque malicieux en s'approchant de la droite de l'ancienne Reine elfe.

Le nain lui arrivait au niveau des hanches ; sans daigner le regarder, elle dit :

— Voici donc le... fameux Ivanov Volturyen.

— Finement observé, lâcha le nain en plongeant son regard sur la ville à son tour.

La Reine elfe détourna son regard de la ville pour toiser le nain qui se tenait à ses côtés.

— L'histoire ne tarit pas d'éloges à votre sujet. Vous êtes bien le nain drolatique que l'on m'avait décrit, souligna-t-elle en laissant échapper un léger sourire.

— Réciproquement pour votre gestion de Skipion et votre tendance à utiliser des mots savants, affirma le nain.

Le soleil éclaircissait les rides du nain, il était âgé d'environ deux cents ans tandis que la reine douairière Darthien en avait trois cents... et pas une ridule. Pourtant, leurs voix parfaitement posées leur donnaient une forme de sagesse.

— Je n'ai point eu la béatitude de vous rencontrer durant mon règne, déclara la Dame de Skipion. À cette époque vous ne deviez pas être plus haut que trois pommes... Je crois en revanche avoir rencontré votre mère, la Reine Irma Volturyen.

— En effet, répliqua le Roi déchu. Elle m'a déjà parlé de vous. Elle aimait aussi me rappeler que nous autres, nains, n'avons pas le loisir de nous élever bien haut, nous préférons garder les pieds sur terre plutôt que de croire en l'illusion de nous penser plus hauts que d'autres, laissa-t-il traîner.

La Reine douairière laissa échapper un sourire à peine perceptible avant de rétorquer :

— Disons sobrement que nous autres, elfes, préférons ne point folâtrer sur les horreurs de ce monde et nous ennoblir de la philosophie, plutôt que de nous préoccuper de ceux qui semblent prôner un pragmatisme des plus... critiquables.

— Chacun sait que l'ambition est l'ennemie naturelle de la raison, concorda le vieux nain. J'ai entendu dire que la cérémonie de soumission de

vosre fils fut grandiose, ajouta le Volturyen en insistant particulièrement sur le mot « soumission ».

La Dame de Skipion détourna son regard du vieux nain pour observer de nouveau la ville :

— Je préfère le terme « subordination ». Oui, ce fut grandiose, à la mesure de la puissance de nos deux dynasties. Nous ne nous serions jamais contentés de ployer au milieu des cadavres en putréfaction. Cela aurait été perçu comme un manque profond de raffinement et de bonne volonté pour certains... ajouta-t-elle insistant sur la fin de la phrase.

— En effet, accorda le nain. Il est bien plus grandiose de se faire déposséder de sa couronne dans sa propre salle du trône. Grandiloquent, certes, mais un peu lâche ; ne trouvez-vous pas ?

*Un vrai couple, les deux faces d'une même pièce : ambition, répartie, hauteur d'esprit, mais ils se haïssent comme la peste parce qu'ils ne regardent pas dans la même direction...*

— Disons que nous n'avons pas besoin de subir trois défaites monumentales pour reconnaître qu'il vaut mieux préférer la discussion à la destruction. Je dirais que nous sommes moins lents à la détente, répliqua la Dame de Skipion de manière plus sèche et un brin de mauvaise foi.

*Il la provoque sur son propre terrain*, remarqua le troisième garde qui ne comprenait toujours pas le but de cette joute verbale.

— Bien entendu, affirma le nain. Mais après-coup, vous voilà tout de même ici ; une ancienne souveraine réduite à la simple fonction d'émissaire.

— Une position plus agréable que celle d'otage réduit à la soumission, laissa entendre la Dame de Skipion.

— Je préfère le terme « subordination », répliqua le nain.

Les sourcils de Darthien Skipion se crispèrent pendant une fraction de seconde avant de se détendre à nouveau.

*Il a touché juste*, pensa le troisième garde qui observait les deux anciens souverains en pleine bataille de courtoisie verbale.

— Si votre peuple eût possédé ne serait-ce qu'un dixième de votre répartie, je pense que vous auriez fait d'eux autre chose que de simples guerriers.

— Le courage n'est-il pas une forme de répartie ? demanda le nain en souriant.

— Est-ce courage que de massacrer des centaines de milliers d'innocents par fierté ? répliqua Darthien. Je ne pense pas.

*Elle lui rend bien la pareille*, pensa le troisième garde qui commençait à se délecter de cette violence retenue.

— Disons simplement que la notion de courage varie fortement d'une espèce à l'autre, répliqua Ivanov. Ainsi que celle de sagesse...

— Vous êtes donc venu ici pour insulter ma civilisation ? Drôle d'idée venant de celui dont la sienne vient d'être tournée en ridicule.

— Pas le moins du monde, répliqua Ivanov d'un particulièrement calme. J'aime beaucoup échanger quelques à-coups verbaux. Les elfes sont bien placés pour durer dans ce domaine. Mais j'ai rarement l'occasion de pouvoir échanger avec votre espèce.

— Les miens sont plutôt sceptiques à l'idée de pénétrer dans votre territoire, s'accorda Darthien de Skipion. Et les vôtres ne sont guère ouverts à l'idée de les voir rentrer.

Elle attendit quelques secondes avant de continuer.

— Vous ne m'avez pas révélé la véritable raison de votre venue sur ce balcon.

Ivanov Volturyen sembla hésiter avant de parler, observant le troisième garde longuement :

— Que pensez-vous de notre Empereur ? lâcha-t-il enfin.

La Dame de Skipion parut surprise de l'audace d'une telle question devant le troisième garde, elle semblait tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de répondre d'un ton calme :

— Un grand homme se caractérise par une grande force de caractère, une capacité à imposer le respect, et à néanmoins en lier l'admiration. Sa Majesté réunit ces conditions.

— Un grand homme ? répéta Ivanov intrigué. Et pour un grand elfe ?

— La sagesse est la première des qualités qu'un elfe se doit de posséder, répondit la Reine douairière. Ainsi que la patience.

Ivanov fixa longuement Darthien avant d'ouvrir à nouveau la bouche pour poser une autre question. Il fut coupé par la Dame de Skipion.

— Des caractéristiques que beaucoup de monarques d'autrefois ne semblaient pas posséder. Vous ne tenez de votre mère que son sens de la répartie particulièrement drolatique, pas son bon sens, malheureusement pour votre peuple...

— Mon peuple est entre de très bonnes mains, répliqua Ivanov de manière rude.

*Elle l'a piqué dans son orgueil*, sourit le troisième garde.

— Ma mère m’a déjà parlé de vous, en bien et en moins bien, dit Ivanov en regardant Darthien.

— Je me rappelle en effet d’une naine plus sage que son peuple, affirma Darthien. Mais à quoi peut bien servir la sagesse quand la fierté gangrène chacun de vos semblables ?

— Elle m’a parlé d’une reine calme, continua le nain qui faisait semblant de ne pas avoir entendu, courtoise, qui semblait posséder une grande sagesse. Mais à quoi peut donc servir la sagesse quand la peur vient la gangréner ?

Darthien Skipion sourit à la pique avant de répondre :

— Vous avez mon respect, peu des vôtres peuvent s’en targuer je pense.

*Elle est particulièrement maligne.*

— De même, répondit Ivanov qui n’avait pas relevé la pique. Votre fils doit être fier de vous.

— Plus que celui de certains.

Le vieux nain parut des plus surpris par la pique agressive de l’elfe.

— Hilmar est comme mon père : intrépide. Il a besoin de faire ses preuves mais a une fâcheuse tendance à l’insubordination et à l’impatience. Chaque être possède des défauts, le tout est de les reconnaître de manière humble, ce que mon peuple fait mieux que certains...

— Ainsi nous voilà rendus à ce point : deux anciens monarques accomplissant la volonté de nos nouveaux suzerains, sans autre possibilité que d’observer l’échiquier sur lequel nous ne pouvons désormais plus déposer le moindre coup.

— Parlez pour vous, répliqua le nain d’un ton malicieux.

La Dame de Skipion parut interloquée par la dernière phrase de l’ancien maître des nains.

— Je vois, laissa-t-elle traîner. Ainsi vous n’avez point encore tiré votre révérence. Je serais particulièrement curieuse de connaître votre dernier geste sur cet échiquier.

— Même les plus petites choses peuvent agir de façon à déstabiliser les plus grandes.

— Évidemment, mais prendre un peu de hauteur sur une situation est parfois la meilleure chose à faire lorsque l’ampleur de la situation vous échappe. Ainsi, tel l’acteur lors de sa dernière représentation, vous tirerez votre révérence dans un final inoubliable... à la mesure de votre taille bien-entendu.

— J’espère que vous serez présente lors de ce grand final, répondit le nain du même air malicieux.

Le troisième garde tendait l'oreille, cherchant n'importe quel signe provenant des deux interlocuteurs qui pourraient nuire à Sa Majesté.

— Dans ce cas je le serai, promit la Reine douairière. Je suis piquée de curiosité par ces pièces qui avancent dans l'ombre, couvertes par la peur et le mensonge ; des dynasties s'effondrent en fracas tandis que d'autres résistent et rejoignent l'onde. Mais comme toutes, les ondes finissent par disparaître un jour.

— Le tout est de savoir quand, rajouta Ivanov.

— Celle-ci semble parti pour durer, notre bonne Impératrice porte en son ventre la pérennité dynastique.

*Comment est-elle au courant ?* s'interrogea le troisième garde qui savait que son Empereur n'en avait parlé à personne.

— La joie d'avoir des enfants, remarqua le nain qui faisant semblant de ne pas être surpris.

— Une joie que vous autres, mâles, ne ressentirez jamais, à votre plus grand regret, dit Darthien d'un ton malicieux.

— Question de point de vue, répliqua le nain du même ton.

— Je sens que les prochaines semaines au conseil seront des plus intéressantes, admit la Dame de Skipion. Maintenant si vous voulez bien m'excuser, ajouta-t-elle en s'éloignant de la balustrade du balcon, je vais retourner vaquer à mes préoccupations.

— Je vous excuse, répliqua le nain malicieusement.

Darthien Skipion sourit à la réplique du nain avant de s'en retourner vers la salle du trône :

— Bien qu'étant un nain, je respecte votre sagacité. Ne prenez pas ce compliment à la légère, il est aussi rare que le zwerghsthal de vos mines.

— Vous m'en voyez particulièrement flatté, Votre Altesse, répondit Ivanov en inclinant le chef.

Darthien laissa échapper un léger sourire avant de disparaître dans la sombre salle du trône, accompagnée de son garde.

— Voyez-vous, dit le nain au troisième garde. On récupère toujours quelques bribes d'informations en discutant avec un elfe, son orgueil lui fait oublier de retenir sa langue, ajouta-t-il en observant la place du palais. Sagesse, ironisa-t-il. Qu'est-ce que sagesse lorsque l'on se soumet au moindre geste de son adversaire, préférant conserver une « réputation » ? Les elfes me déconcertent parfois.



*Autant que les nains déconcertent le monde entier par leur fierté sans borne,*  
répliqua intérieurement le troisième garde.

— Votre Empereur semble prêt à partir, remarqua-t-il.

Le troisième garde s'approcha de la balustrade pour observer Sa Majesté parlant avec sa femme. On observait en effet quelques rondeurs de sa part. L'Empereur déposa un baiser sur la joue de sa bien-aimée avant d'enfourcher sa monture pour partir inspecter son escorte. Il partirait dans moins de deux heures ; le troisième garde avait obtenu la charge de l'accompagner là-bas.

Réthel allait trembler devant la machine de guerre impériale...

# CHAPITRE 4

## VALIN, GRAND-DUCHÉ DE SKIPION.

Phiael n'aimait plus tellement monter. Ce n'était pas tellement dû à son âge : bien des elfes, trois fois plus âgés que lui, cavalaient encore comme à vingt ans. Mais, à cinq cent vingt-et-un ans révolus, il s'était quelque peu habitué au confort moderne des trains. Ils n'étaient pas nécessairement plus rapides : les rares locomotives à vapeur allaient moins vite qu'un cheval au galop ; quant à celles tractées par des chevaux, elles n'avançaient guère plus rapidement qu'un char à bœufs. Mais justement, à quoi cela servait-il de se hâter plus que de mesure ? Pour parcourir la distance entre Valin et Skipion, Phiael et les deux chevaliers qui l'accompagnaient avaient chacun changé quatre fois de destriers, pour aller toujours plus vite, toujours plus loin. Mais pour l'elfe, tout cela était bien inutile : qu'aurait coûté une journée de plus ? Absolument rien, et ils en auraient été quittes pour quelques douleurs en moins... Ils auraient pu dormir un peu plus, s'arrêter vraiment pour manger, voire même contempler le paysage !

Toutefois, servir un Roi – non, un Grand-Duc – nécessitait des sacrifices, comme le disait le souverain lui-même. Alors, bon gré mal gré, Phiael avait accepté de se presser à Valin, à cheval plutôt qu'en train, sitôt le conseil terminé. Il ne pouvait s'empêcher de penser que quel que soit le temps de transport, il aurait à rester autant de temps dans la cité, pour désigner son successeur, organiser un semblant de cérémonie d'hommage en honneur de sa propre personne – il n'en fallait pas moins pour flatter son ego – et organiser quelques brouilles avant de repartir dans la capitale, cette fois à jamais au service du Grand-Duché.

Le soleil était éblouissant sous ces latitudes méridionales. En cette belle et chaude journée, il n'y avait pas le moindre nuage dans le ciel éclatant. Autour de Phiael et de ses deux acolytes, s'étalait la route de Grasmor, parmi les plus fréquentées du Grand-Duché ; devant comme derrière eux, se croisaient moult marchands, char à bœufs, charrettes, quelques voyageurs et vagabonds, le tout sous la surveillance ponctuelle de quelques Protecteurs de l'Ordre, passant parfois, d'un éclair, au triple galop ; à d'autres occasions, simplement arrêtés au bord de la route, ou bien patrouillant lentement au milieu des voyageurs.

L'on croisait en immense majorité des elfes, sur cette route au fin-fond des territoires du Grand-Duché de Skipion. Néanmoins, quelques humains, négociants pour la plupart, se démarquaient des premiers par leur petite taille. Et que dire des nains, qui eux, étaient bien souvent regroupés dans d'immenses caravanes d'un kilomètre de long, appartenant à leurs puissantes guildes et ne traversant que quelques fois l'année chaque ville, proposant babioles, bibelots, soieries et parures, souvent de grande qualité, mais réservés à de riches privilégiés, du fait du prix faramineux de leur marchandise.

Les nains étaient aussi les seuls à ne pas faire confiance à l'Ordre pour protéger leur marchandise des brabançons ; si la plupart des convois amenaient quelques gardes armées, les caravanes naines comptaient à peine plus de négociants que de guerriers. Ces derniers auraient pu paraître ridicules, armés jusqu'au dent, protégés par de lourdes armures, mais pas plus hauts que la moitié d'un elfe moyen ; mais leur honneur, réputé dans toute l'Auritanie, n'était égalé que par leur férocité et leur rage. Ainsi, peu de brigands osaient les attaquer – si tant est qu'ils n'eussent pas déjà été arrêtés par l'Ordre – malgré les richesses considérables dissimulées dans les caravanes. Le seul élément pouvant dissuader un riche commerçant de faire appel à ces caravanes naines étaient la fiabilité des négociants eux-mêmes. En effet, si l'immense majorité d'entre eux étaient honnêtes, rapport à leur fameux *code d'honneur*, d'autres, avides jusqu'à la caricature, n'avaient aucun scrupule à dépouiller l'étranger – jamais d'autres nains -, ou de s'évanouir dans la nature avec tout l'or amassé. Et allez retrouver un être dépassant à peine le mètre !

Toutefois, Phiael n'était pas marchand ; encore une fois, il avait laissé son esprit vagabonder par-delà les frontières de la conscience. Qu'importe : que pouvait-il faire d'autre ?

Ce jour-là, pour le trajet, il avait revêtu une inélégante mais confortable tunique azur. Enfin, il s'agissait d'une tunique tout à fait normale, mais qui lui semblait laide après tout ce temps passé à la Cour. Les deux chevaliers qui

l'accompagnaient – pas tant pour le défendre lui que l'une des quatre copies du traité d'adhésion de Skipion dans la Coalition impériale, qu'il devait apporter à la Bibliothèque elfique royale, dans les archives nationales – étaient protégés par une armure de plates de couleur bronze. Leur surcot bleu était frappé du chêne royal de la dynastie des Skipion, alors que leur écu, blanc, portait le renard roux. Les deux avaient une épée, abritée dans un long fourreau, ainsi qu'un carquois et un arc dans leur dos. Toutefois, considérant que le risque de recevoir une flèche perdue ou une attaque surprise était faible, ils avaient relevé la visière de leur heaume ; quant à Phiael, il n'était protégé par aucune pièce d'armure.

À présent, Phiael voyait les remparts de Valin se profiler au-dessus de l'horizon. Valin était une cité divisée en deux parties ; la vieille ville, au Nord, et la nouvelle ville, au Sud. La vieille ville était entièrement bâtie sur les flancs d'une colline, et en tirait la forme caractéristique de ses rues, presque circulaires, et coupées par d'autres ruelles descendant droit vers l'avenue qui faisait le tour de la colline, juste sous les remparts, ou tout près de la mer. Cette partie de la cité était véritablement son cœur : en son centre, le quartier savant, d'une importance inégalée en Auritanie, abritait les universités, ainsi que, en haut de la colline, la place de la Liberté, et ses quatre instituts – des sciences, de la médecine, de l'histoire, et des lettres.

Au centre de la grande place s'élevait une énorme tour octogonale, la Bibliothèque elfique royale. Le quartier riche et bourgeois de la ville était situé au Sud de la colline. À l'Ouest, le port militaire répondait au gigantesque port de commerce, long de cinq kilomètres, et à ses larges docks où transitaient toutes sortes de marchandises, en provenance de toute l'Auritanie.

Ce port était l'un des plus importants de la mer Grasmor, loin derrière Castel, Sÿez et Ywüt mais devant de peu Acrosus, et plus largement ceux de Diamont et de Quoisel, seule place maritime d'importance de la Seigneurie Cædus. Logiquement, dans les quartiers du Nord-Ouest, de nombreuses auberges, tavernes et salles de jeux – où des marins jouaient leur fortune aux cartes ou aux dés, dans l'un des seuls territoires d'Auritanie où ces jeux d'argent étaient permis, bien que lourdement taxés et réglementés – fleurissaient. De nombreux artisans et marchands en tous genres se côtoyaient aussi dans ces quartiers, où vivaient également nombre d'habitants du centre culturel du continent.

C'était dans cette même moitié Nord de la vieille ville qu'était bâtie la place du Progrès, où était bâti l'hôtel de ville, et où avaient lieu, chaque soir, de

nombreux spectacles de rue, jonglages, acrobaties, farces, mimes ou comédies réalisées par des troupes itinérantes. Son nom, comme la place de la Raison – dans la nouvelle ville –, et celle de la Liberté, venait des trois premiers mots de l'hymne national, également la devise du Grand-Duché : *Liberté, Progrès, Raison*. C'était d'ailleurs l'une des caractéristiques majeures de Valin que de ne point avoir une grand-place, mais bien trois.

La colline sur laquelle était construite la vieille ville était entourée par deux bras de l'Hibellie, ce qui lui donnait une forme particulière ; les remparts de la ville avaient épousé cette forme irrégulière.

Au contraire, il n'existait ville plus ordonnée et précisément organisée que la nouvelle ville : libérée de toute contrainte du relief, cette partie de la cité – séparée de l'ancienne par le fleuve et reliée à elle par trois ponts spectaculaires de pierre blanche – avait été construite bien après la première, afin de faire face à la multiplication des faubourgs autour des remparts. Entre bicoques s'accrochant aux murs tels des berniques, cabanes précaires au bord du fleuve et échoppes rudimentaires le long des routes, tout compliquait considérablement la défense de la ville, en des temps troublés. Helças II, le Haut-Roi d'alors – quelque deux mille ans auparavant, au moment de la toute-puissance des aqualishs, peu après leur conquête de la Digue – avait fait raser tous ces frêles édifices et construit la nouvelle ville, toute en grands espaces et géométrie.

Tous les bâtiments de cette partie Sud étaient construits de façon similaire : des édifices rectangulaires, souvent de couleur neige, mais parfois beiges ou ocre, comportant cinq étages, et un patio en leur centre. Le rez-de-chaussée était consacré aux échoppes, boutiques et ateliers d'artistes et d'artisans, alors que les étages étaient aménagés en appartements, les plus bas étant occupés par les elfes les plus riches. Dans les patios, les espaces communs comprenaient des fontaines, des statues, parfois une bibliothèque – à l'abri de la pluie – ou des grandes salles que chacun pouvait occuper quand bon lui semblait. Entre ces édifices, les rues étaient larges, et à chaque carrefour une fontaine, alimentée par le réseau d'aqueducs et de tuyaux, alimentait les habitants en eau potable. Il s'agissait résolument d'une ville moderne, tournée vers le confort de ses habitants plutôt que vers sa défense ; une telle cité n'aurait pu exister ailleurs que chez les elfes...

Au-delà de ces simples considérations pratiques, la ville de Valin était le centre culturel du Haut-Royaume de Skipion, et régnait en maîtresse incontestée sur les arts et le savoir en Auritanie. Son hégémonie était telle que

les plus riches bourgeois de tout le continent envoyaient leurs enfants étudier dans la fameuse université de Valin – bien entendu, les nobles, les princes, les souverains, ne pouvaient se permettre de laisser leur progéniture étudier dans un pays étranger. Cette université, abritant les futures générations des érudits parmi les sachants, comptait en permanence plus de cent mille élèves ; il fallait dire que les elfes y restaient souvent plusieurs dizaines d'années. Tout pouvait s'apprendre à l'université de Valin : l'histoire, la géographie, la cartographie, l'arithmétique, l'algèbre, la chimie, la médecine, la physique, la biologie, les lettres anciennes et actuelles, la littérature de toutes les espèces... et bien d'autres. Phiael se souvenait avoir étudié tout cela, et se ramentevoyait chaque livre qu'il y avait lu, chacun des savoirs qu'il y avait appris.

Toutefois, l'université n'était pas le seul reflet de la suprématie de Valin sur la culture. Sa bibliothèque n'était pas moins que la plus importante du continent, tant en surface, qu'en nombre de livres, de nouveaux ouvrages chaque année, ou qu'en ancienneté.

Et que dire de son architecture ! Monumentale tour octogonale, au sommet de la cité, la Bibliothèque elfique royale projetait son ombre imposante sur l'ensemble de la ville, et impressionnait de tous points de vue. Les quatre instituts, monuments spectaculaires de pierre éclatante, n'étaient pas moins le symbole de l'omnipotence de la ville ; aucun autre peuple que les elfes ne pouvait se targuer d'une histoire si ancienne, riche et documentée ; pas plus que d'ouvrages sur celle des autres peuples. Nulle médecine n'était plus efficace que la leur ; quant aux lettres, la collection d'ouvrages, de styles, de genres littéraires y étaient bien plus grande que nulle part ailleurs, tant en nidavellirien qu'en auritain. Enfin, les elfes étaient les maîtres reconnus de toutes les sciences existantes, et bien souvent leurs créateurs. Il existait bien sûr quelques exceptions : l'astronomie et la météorologie étaient des domaines dans lesquels les aqualishs excellaient, alors que l'ingénierie étaient surtout l'apanage des nains et des humains, capables les uns comme les autres de prouesses époustouflantes, bien que jamais au niveau de celles des elfes...

L'œcuménicité de Valin se manifestait tout aussi bien dans les arts : nulle mode ne pouvait se propager en Auritanie sans y naître ; c'était également dans cette cité, plus encore qu'à Floryses, que se croisaient les artistes les plus renommés. Le talent naissait à Valin, et s'y épanouissait, d'une manière telle que cela relevait de l'évidence : Valin était la capitale des arts, de la culture et du savoir, la capitale de l'Auritanie tout entière, le symbole du renouveau des elfes, de leur renaissance, le symbole de la beauté, le symbole de la paix comme

de l'harmonie entre des peuples capables de s'associer pour créer une pareille merveille ; une merveille elfe. Valin méritait bien son surnom de Ville-Sublime ; car, non contente de l'être, elle sublimait également tout ce qui y entraît : c'était ce qui faisait la force de cette ville.

*Ah ! Que de souvenirs !* songeait Phiael. Ils venaient de s'arrêter devant la Porte de Skipion, où quatre soldats en armure et munis d'une hallebarde lourde scrutaient chaque nouvel arrivant. Les trois compagnons, portant les couleurs du Grand-Duché, entrèrent sans la moindre question, et débouchèrent sur le seul boulevard de la nouvelle ville pas perpendiculaire aux autres. Un joyeux désordre régnait sur l'endroit, mais ce n'était rien en comparaison du parc situé quelques kilomètres plus loin, autour du Grand Théâtre. Là, se mêlaient de nombreux étudiants cherchant le calme et la paisibilité du parc, qui, assis sur un banc ou dans l'herbe, se ressassaient leurs leçons, alors que des hordes d'enfants couraient à perdre haleine et à grand cris entre les arbres et les chemins. Des bourgeois désœuvrés y déambulaient également, tandis que des artistes organisaient régulièrement des expositions dans les petites salles autour du parc.

Phiael se revoyait lui-même, à vingt ans à peine passés, commençant ses longues études, loin de chez lui, à Skipion. Il était issu d'une famille de petits hobereaux de la côte Ouest du Haut-Royaume, qui, après une tempête mémorable ayant ravagé toutes leurs terres, avaient émigré à la capitale. Phiael y était né, avait passé toute son enfance dans les ruelles étroites d'un quartier d'artisans, ni vraiment bourgeois, ni populaire, où il avait très tôt brillé par son intelligence. Il avait été admis au plus prestigieux des collèges de la capitale, mais n'avait fini que cent trentième au concours, à ses vingt ans, à une époque où celui-ci accordait plus d'importance à la force physique qu'à l'intelligence, puisqu'il avait pour vocation de désigner les futurs militaires. Le jeune elfe, commençant ses études sans se faire remarquer, s'était juré de changer cela et de diriger le concours, afin de lui permettre de désigner également l'élite intellectuelle de la nation.

Après près de cent ans à l'université, où il avait connu Gelaïr, son ami de toujours, il avait rapidement gravi les échelons, pour finir à la Bibliothèque elfique royale, qu'il dirigea bientôt. Dès lors, il avait accompli sa promesse, et cherchait un autre défi à relever.

C'est alors que sa devise pléonastique – *tout connaître et ne rien ignorer* – l'avait mené vers un chemin inattendu. Alors que Gelaïr, cousin du monarque, était désigné chef de la ville de Norton, on lui avait proposé de devenir chef du

Renseignement ; il avait accepté, puisque cela le passionnait. Il avait donc servi quatre Hauts-Rois successifs, consacrant la moitié de son temps à chacune de ses deux activités.

Cependant, alors que le contexte n'avait jamais été aussi incertain pour le royaume elfe, il consacrait chaque fois plus de temps à suivre l'évolution de la situation, jusqu'à conseiller le Haut-Roi, Iliran, en personne, au Palais Royal. Dès lors, les dés étaient jetés ; il quitterait la direction de la Bibliothèque elfique royale. Ne restait plus qu'à désigner son successeur...

— Nous y voilà ! s'exclama-t-il comme à lui-même en sautant à terre, sur la place de la Liberté, au pied de la bibliothèque.

Il confia son cheval à l'un des deux chevaliers, et fit signe au second de le suivre. Il entra dans la tour majestueuse, et salua son assistant, Laz, qui venait à sa rencontre, un elfe de bonne famille deux fois plus âgé que lui, qui n'avait pas la langue dans sa poche.

— Alors, que s'est-il passé durant mon absence ? interrogea-t-il, guilleret, en connaissant pertinemment la réponse : il ne se passait jamais rien d'exaltant dans une bibliothèque – fusse-t-elle la plus importante au monde.

Laz semblait mal à l'aise.

— Eh bien, c'est-à-dire que... balbutia-t-il, semblant chercher ses mots, une fois n'était pas coutume. Vous savez, le Haut-Royaume de Skipion fait partie de la Coalition impériale, désormais, et...

— Oui, je le sais, s'amusa Phiael, c'est moi qui ai rédigé le traité. Donc, qu'y a-t-il ?

— Un humain est venu, répondit l'assistant, et a demandé à me voir. Il a prétendu être représentant de la Coalition, et a demandé à voir les ouvrages. J'ai dit que oui, bien sûr, la bibliothèque était ouverte à tous. Il m'a répliqué que ce n'était pas de n'importe quel livre dont il parlait, mais... Comment-a-t-il dit cela ? Ah, oui, les « ouvrages d'importance nationale ». Je lui ai dit que je ne comprenais pas de quoi il pouvait s'agir, et il m'a ri au nez, et a dit qu'il attendrait votre retour, en me promettant que je serais renvoyé dès qu'il vous aurait vu. Je lui ai rappelé que vous ne seriez pas là de sitôt, mais il n'a rien voulu savoir ; il vous attend toujours, dans une auberge.

Phiael s'accorda quelques secondes de réflexion.

— Bien, lança-t-il brusquement. Je vais le voir ; ou plutôt, il va venir me voir. Mande quelqu'un pour le chercher, je l'attendrai dans mon bureau. Mais tu n'as pas de soucis à te faire, je ne te renverrai pas pour cela, au contraire : tu as bien fait.



Alors que son assistant tournait les talons, Phiael soupira.

— On n’a pas idée de me déranger juste après un voyage éprouvant !

Puis il entama l’ascension de la tour ; son bureau se trouvait au dernier étage. Une fois en haut, il déverrouilla la porte, entra, puis fit le tour de la pièce : rien n’avait changé. Ni les fenêtres panoramiques, d’où il dominait la ville – il avait sans conteste la meilleure vue de Valin, pouvant détailler l’ensemble de la cité – ni les quelques ouvrages qu’il gardait dans son bureau, ni le sol en parquet chevron, ni le plafond cathédrale décoré d’une magnifique fresque, ni les quelques tableaux de maître accrochés çà et là. Rien n’avait changé, mais il était là pour que cela change.

Il s’était à peine assis qu’on frappa à la porte ; il se leva, et ouvrit. Au départ, il ne vit personne ; mais, en baissant les yeux, il vit un homme, minuscule, replet, à l’épaisse tignasse brune désordonnée et à la barbe drue qui lui mangeait la moitié de son visage. Il était vêtu d’une cotte de mailles et d’un surcot à l’étaalon Tolbias.

— Bonjour, messire, lança Phiael.

— C’est inadmissible ! s’exclama le petit homme en guise de salut. Mon surcot m’a valu des huées dans la rue, alors que ces misérables elfes auraient dû s’incliner devant la preuve de la puissance de notre glorieuse Coalition !

L’elfe haussa les sourcils.

— C’est fort désobligeant, dit-il simplement, en réprimant un sourire.

Après une pause, il reprit :

— Je vous en prie, asseyez-vous. Vous désirez quelque chose ? s’enquit-il.

— Oui, lança l’homme, furieusement. Vos savoirs. Tous.